



Cariane central
Hay Mohammadi

ذاكرة وكرامة

كريان سنترال
الحي المحمدي

Mémoire et dignité

Le contenu de ce document relève de la seule responsabilité d'Initiative Urbaine et ne peut en aucun cas être considéré comme reflétant la position de l'Union Européenne, du Conseil consultatif des droits de l'Homme, de la Fondation CDG ou toute autre personne morale ou physique.



Cariane central - Hay Mohammadi

« Mémoire et Dignité »

Notes d'une formation action sur la mémoire du quartier Cariane central - Hay Mohammadi

Sources photos et documents: Photos Café mémoire : Issam Tayyache / Invitations café mémoire : Conception YoussefMaadour / Carte scolaire : Archive Najib Taki / Photos Cariane Central exposition « Dans le désert de la modernité, la planification coloniale et ses suites contribution de Casablanca à la modernité européenne. » / Affiche mémoire et dignité : Conception Youssef Maadour / Mbarka : archive de la famille Ben LEMKACHAR./ Brahim El Roudani : Photo Google images / Mohammed Saddik à IU : Photo de Abdelilah Jennane/ Mohammed Saddik jeune : Archive famille Saddik / Kebira : Photo Houcine Laafar / Mustafa Errimnaoui : Photo Younesse Eljaoui / Mustafa Errimnaoui jeune : Archive famille Errimnaoui / Boujmii : Archive famille Boujmii / Baraquement dans Cariane Central : Archives Abdeltif Maroufi – Tv Néerlandaise / Page de bande dessinée : Bd Abdelaziz Mouride « On affame bien les rats » Ed Paris-Méditerranée / Peinture vilage : « La peinture de Ahmed cherkaoui » Ed Shoof / Revue Maghreb Annidal : Archive Hassan Bennani / Fête du trône : Archives famille Mamdouh / Mohammed IV : Googlele images / Photos des freres Ahmed, Bouchaib et Slimane jeunes : Archive famille MOFAKIR / Autre photo des trois frère : Issam Tayyache / Photos Socica : Issam Tayyache / Photos mines et mineurs marocains du nord de la France : Archives de l'association AMMN / Bus : Mohamed Sijelmassi «Epopée des transports au Maroc »Ed Oum/ Socica en construction : exposition « Dans le désert de la modernité, la planification coloniale et ses suites contribution de Casablanca à la modernité européenne. » / Amina : Archive de la famille Wasddaf /Photos paroles de fous paroles de sages : Chafik Arich / Said Masrouf : Photo de Abdelilah Jennane / Autres photos S. Masrouf : Archives personnel et association des victimes des événement du 20 juin 1980/

Nous remercions vivement les habitants et amis de Cariane central-Hay Mohammadi qui nous ont transmis mémoires, paroles et photos pour garder intact le souvenir des combats du passé et l'acharnement, pour garder espoir dans le Maroc d'aujourd'hui et de demain. Un Maroc débarrassé de l'arbitraire et de la loi du plus fort.

Ce livre a été réalisé grâce à un consortium d'associations regroupant l'association Initiative Urbaine, Choala, Casa Mémoire et le Réseau Marocain d'Education Populaire avec le concours du programme « Réparation communautaire » initié par l'Instance Equité et Réconciliation et le Conseil Consultatif des Droits de l'Homme et le soutien de la Délégation de l'Union Européenne au Maroc ainsi que la Caisse de dépôt et de Gestion.

Cariane central - Hay Mohammadi

« Mémoire et Dignité »

Travailleurs sociaux collecteurs de mémoire :

Issam TAYYACHE, Houda HARRAR, Ilham MOUMEN, Youness ELJAOUI, Houcine LAAFAR, Youssef MAADOUR

Conception:

Abdelilah JENNANE, Youssef HAJI

Conseillers et accompagnateurs :

Fatna El BOUIH, Najib TAKI, Mostapha ASK HOUR, Mohamed SOUAI, Fatima Ait BELMADANI, Meriem CHERTI, Michel PERALDI, Touria Haji TEMSSAMANI, Karima SGHIRI, Youssef MADAD.

Coordination administrative :

Abdeljalil BAKKAR

Formateurs :

Jean HAJJAR et Youssef HAJI

Coordination pédagogique et adaptation de textes :

Youssef HAJI

Mémoire et Dignité n'est nullement un titre fortuit, car entre un passé qui s'éclipse lentement et une aube qui traîne le pas, le droit à la mémoire devient un gage de la dignité.

Les jeunes de Hay Mohammadi tentent de s'approprier leurs histoires afin de reconstituer les fragments d'une mémoire difficile à reconquérir, non du fait des sillons du temps, mais du fait du silence des ténèbres.

Jeunes du quartier, à l'écoute de l'histoire de leurs parents et de leurs grands parents se réconciliant avec un passé qui les a privé des joies de leur enfance. Verront-ils, enfin, se réaliser l'espoir d'acquérir leur citoyenneté, eux qui ont souffert de la gelée des bidonvilles, habitués qu'ils sont, à la chaleur de l'arrière pays, eux qui ont souffert de voir leurs rêves se briser sur les rives d'une ville vers laquelle ils ont choisi d'immigrer.

Puisque l'écriture empêche de subir l'amnésie, les habitants du Hay Mohammadi partagent leur histoire avec leurs concitoyens en cherchant à se soulager d'une partie du poids du passé. Ils dévoilent des facettes de leurs parcours de vie, qui se croisent avec des expériences, événements et émotions ayant marqué l'histoire contemporaine du Maroc.

Fatna Elbouih

Militante associative et écrivain,
Ancienne détenue politique.

*«Toute la dignité de l'homme est dans la pensée
Toute la dignité de la pensée est dans la mémoire».*

André Comte-Sponville

En parcourant les témoignages, exercice mémoriel périlleux car souvent sélectif, force est de

constater que la vertu qui les porte transcende le vice qui les a souvent générés.

Par leur dignité, ces témoignages dominent la blessure endémique intériorisée. Ils s'inscrivent dans une historicité qui veut tourner la page mais, après l'avoir lue.

Hay Mohammadi ce sont des lieux. Mais c'est également des hommes et des femmes ordinaires transplantés à la faveur d'une modernité menée aux forceps par une industrie coloniale naissante et une urbanisation chaotique. Dès lors, mythes et réalités s'entremêlent là où l'imaginaire collectif se forge plus qu'il ne se fabrique.

Les témoignages des jeunes du quartier, éclairent d'un regard neuf les réalités perçues par cette nouvelle génération, sans rupture avec l'imaginaire collectif. Tous aspirent légitimement à plus de justice et de considération.

Cela transparaît encore plus dans ces portraits des femmes de Hay Mohammadi, nos mères. Elles avaient parfaitement perçu ce que pouvait apporter la modernité. Elles ont travaillé comme ouvrières, femmes de ménage ou femmes de peine obligeant leurs conjoints à garder l'emploi et à s'extraire progressivement de l'attachement grégaire qui continuait à les lier à leur contrée d'origine. Les perspectives de la scolarisation des enfants ont fini par convaincre les plus récalcitrants d'entre eux. Et encore ce sont ces femmes qui ont mené et très souvent gagné cette bataille là.

Une aventure d'écriture

« Il n'est rien de plus fugitif que les paroles et les actions humaines. Si personne ne s'en souvient, elles survivent à peine à l'intention de leur accomplissement »

Hannah Arendt

Difficile de renouer avec l'écrit lorsque nous ne sommes ni écrivain, ni historien ni journaliste. Mais l'écriture devient primordiale, pour nous, afin de garder une trace de nos histoires individuelles et collectives loin de la grande histoire officielle. Nos notes subjectives ne sont représentatives que de nos propres parcours et rencontres avec les habitants de Hay Mohammadi.

C'est grâce à l'investissement des militants associatifs du Hay Mohammadi que la question de la prise en charge par les services de l'Etat du lourd préjudice porté aux habitants de Hay Mohammadi durant les années de plomb a été soulevée. Le programme de réhabilitation communautaire inscrit dans les recommandations de l'Instance Equité et Réconciliation nous a permis de mener durant un an un travail de formation, action et recherche dont l'objectif principal est l'appropriation de la mémoire de nos quartiers populaires dans le but de consolider les acquis des combats pour les droits humains et s'ouvrir sur un présent et un avenir plus respectueux des droits et de la dignité des populations des zones les plus vulnérables de notre pays. Durant un an, nous avons réalisé 100 entretiens avec des personnages de l'arrondissement ayant subi ou combattu les violations des Droits Humains, ayant marqué par leur présence ou/et absence la vie du quartier. Nous avons aussi rassemblé plus de 800 habitants de l'arrondissement (et au-delà) à l'occasion de « Café mémoires » où chaque personne a pu exprimer sa vision du passé et mesurer les avancées vers un Maroc plus respectueux des droits et devoirs de ses citoyens. Des personnes ressources du territoire et d'ailleurs (sociologues, historiens, urbanistes...) nous ont accompagné dans la réalisation de ces objectifs.



« *Les anciens nous parlaient du temps où les gens de Cariane Central, Soussika, Castor, Derb Moulay Chrif... s'entraidaient, construisaient ensemble maisons et baraques, fêter la réussite d'un enfant du derb... Moi aussi je pourrais dire demain à mes enfants que, jeune j'ai accueilli aux cafés mémoires, sociologues, écrivains, historiens et personnes qui ont marqué Hay Mohammadi, Casablanca, le Maroc et au-delà. »*



Avant propos de l'historien

Le professeur Mohammed TAKI

Taki

Le 11 janvier 1944, les nationalistes marocains présentent le Manifeste de l'indépendance au sultan Mohammed ben Youssef, Franklin Roosevelt, Winston Churchill et Charles De Gaulle, lors de la conférence d'Anfa.

Mon père, jeune étudiant à El Karaouiyyin a accueilli cette déclaration, avec joie et fierté, tout comme la grande majorité des marocains. Mais rapidement, les manifestations de joie ont été réprimées et des vagues d'arrestations ont été déclenchées par la police coloniale.

Mon père quitte Fès de peur des rafles et s'installe dans la région des Zyayda pas loin de Ben Sliman où il a travaillé comme Fkih « Cherrate ». Il apprenait aux enfants du douar le Coran et l'écriture. En échange, il recevait des familles repas et hébergement.

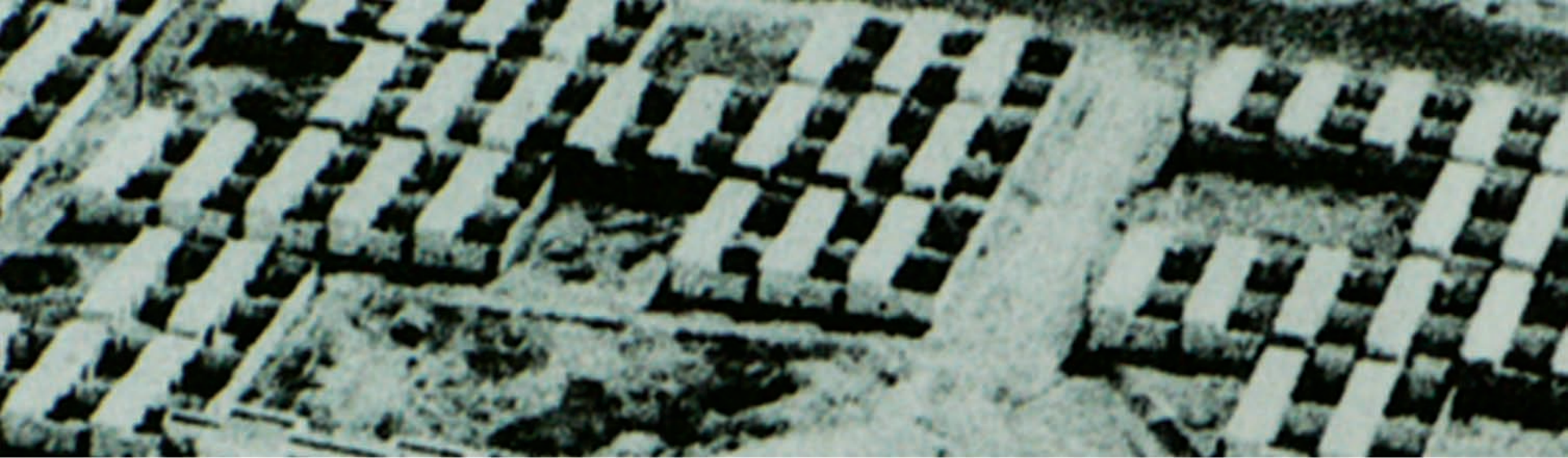
Rapidement, mon père a immigré vers Casablanca où il s'est installé à Cariane centrale. Il était parmi les premiers enseignants du réseau des écoles libres du mouvement national, à Cariane centrale. L'école « L'union du quartier industriel » était toute petite avec quelques enseignants, des nattes par terre, et beaucoup d'enfants. Après l'indépendance, l'école s'est déplacée vers la cité « Chapeau ». Avec des baraquements récupérés, après le départ des américains de la base militaire de Nouacer, les habitants ont construit la nouvelle école.

En 1959 nous avons habité dans Derb Al Hourriya. A cette époque, les rues et quartiers portaient souvent comme nom : Liberté !



Rapidement ces nouveaux urbains vont découvrir la tôle, le carton, le bois de récupération et vont se lancer dans la construction de leurs habitations pas loin des usines. Sur les carrières dont les pierres ont servi à la construction de la première centrale thermique du Maroc , une ville de tôle va naître au nom de Cariane centrale, une déformation du mot carrière et du nom de la société « Centrale à vapeur de Casablanca ».

Ce premier bidonville- un terme né à Casablanca- et qui désigne l'habitat insalubre construit avec des matériaux de récupération dont la tôle des bidons- va se déplacer en fonction des aléas de la politique municipale et des besoins des usines. En 1936 et suite à un décret municipal interdisant l'installation des bidonvilles dans la ville, Cariane centrale va se déplacer vers l'ancienne piste reliant Ain Bourja à Ain Sebaa -actuellement Bd Ali Yata et Cariane Jdide.



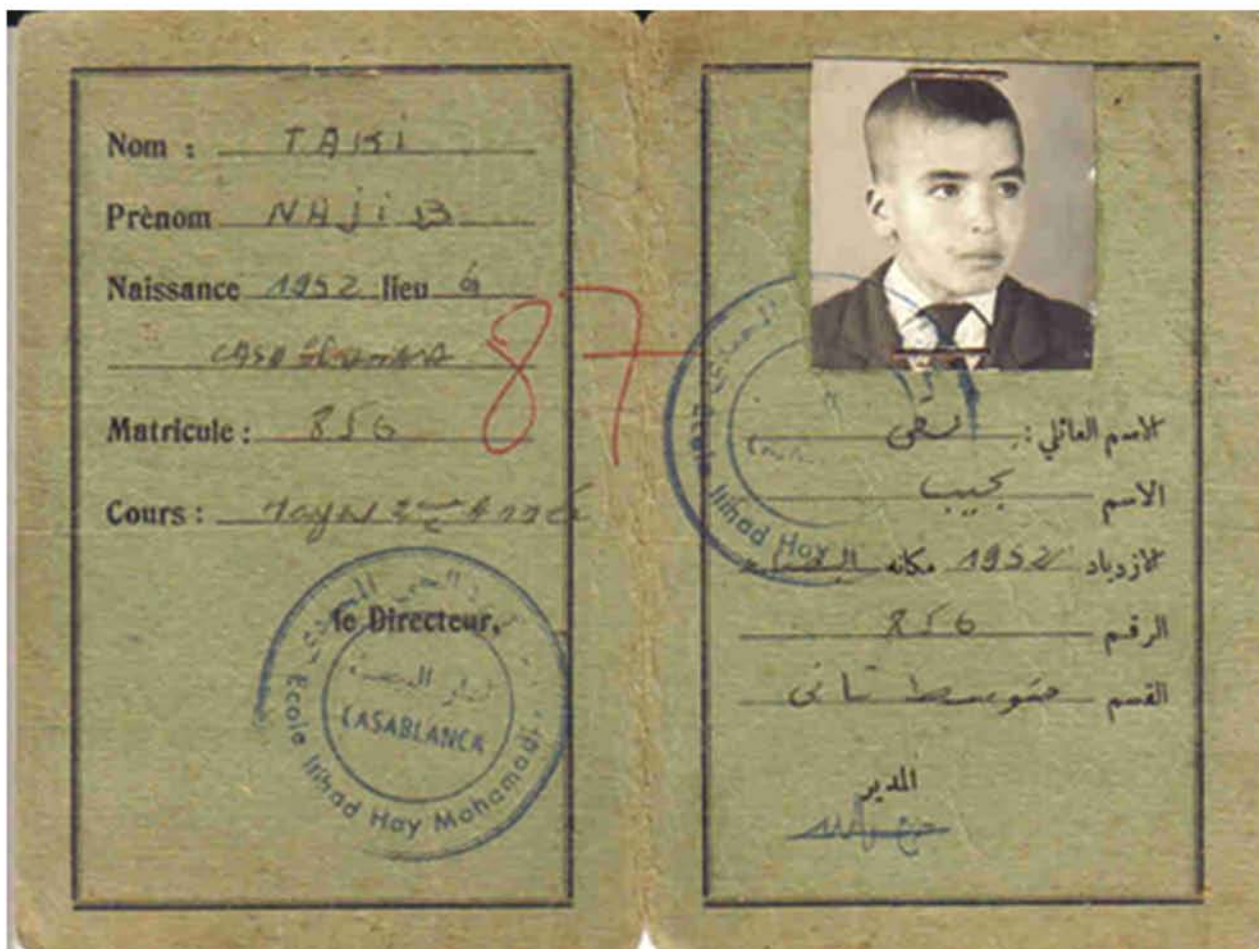
En parallèle aux Carianses, l'état, la municipalité et les sociétés industrielles travaillaient pour absorber cet habitat et pour stabiliser une population ouvrière nécessaire à l'expansion de Casablanca. Ils ont constitués ensemble la Société Chérifienne de la Cité Ouvrière Indigène de Casablanca (SOCICA). D'autres sociétés avant même la naissance de SOCICA ont construit pour leurs ouvriers marocains des cités au nom de village de Cosoma, le plus grand lotissement avec 325 maisons et le village de Carno et Chapeau.

SOCICA devait être plus grandiose avec 1600 maisons programmées, mais face à la pénurie liée au déclenchement de la guerre mondiale, seules 400 maisons vont être construites. Ces habitations ont la même allure : maisons avec boutiques, four, hammam, mur d'enceinte avec arcades, une sorte de médina moderne qui sera reproduite plus tard dans l'ensemble du Maroc.

Hay Mohammadi dans les années 50 va être aussi, comme Casablanca, un champ d'expérimentation architecturale. L'idée étant de procurer de l'habitat décent au plus grand nombre. C'est l'urbaniste Ecochard qui a lancé les plans dits de « maisons bases carrées » (8mx8m) comme le bloc Ryad, Al Kodya, Saada, Chemin de fer ... C'est à lui que revient aussi les premières constructions verticales comme Dar al Aliya, Nid d'abeilles, bâtiments de la douane...

Durant les années 50, Hay Mohammadi a vu le lancement des constructions dites Castor. Les familles ont été invitées à s'entraider et à auto construire pour amoindrir le coût de l'habitat et pour resserrer les liens entre voisins.

Cariane central était aussi un foyer de la résistance, au point que les colons et leur collaborateur appelaient le sultan « Le Roi de Cariane central » et dès l'indépendance en 1956, Cariane et ses alentours ont pris le nom de Hay Mohammadi en référence au roi Mohammed V.



J'ai eu mes diplômes d'études secondaires dans une période agitée-1962-1974 : manifestations, mouvements étudiants, coups d'états, disparitions... J'avais une seule obsession : poursuivre mes études, pour devenir enseignant. Aujourd'hui j'enseigne à la faculté d' Ain ChoK la matière « Mémoires des lieux ».



Ces écrits présentent un modeste échantillon du parcours des habitants de Hay Mohammadi, aucun ordre chronologique n'est respecté dans ce foisonnement de paroles et de dignité.

Mbarka

C'est à vingt ans que je suis venue à Casablanca, l'année dit du « bon ». On avait des tickets de rationnement dans ces années de sécheresse, c'était en 1940. J'étais jeune mariée, partie de Doukala pour rejoindre mon mari. J'ai habité dans différents Carianes. Mon premier jour dans la beraka commune, mon mari avait reçu sa ration d'un demi pain. Le prix de location mensuel de la baraque était de 10 dhr. Mon homme était tellement jaloux qu'il m'enfermait. Il m'accompagnait même au hammam. Je vivais dans l'enfermement au point de ne plus avoir la notion du jour et de la nuit. Malgré cela je ne garde que de bons souvenirs de ma jeunesse. Mon mari travaillait dans l'usine d'huile et du savon sur la route de Rabat. Il avait un petit salaire. Je l'ai aidé pour acheter notre première baraque. J'avais vendu un service de thé en cuivre ayant appartenu à mes parents et deux djellabas en laine que j'avais confectionnées moi-même.



« Chacun à sa vitrine, vitrine des cadeaux de mariage, vitrine des livres comme dans les maisons ou j'ai travaillé, moi j'ai ma vitrine de médicaments, ça me sert, et ça sert aussi au voisins. Nous, nous n'avons que notre santé comme capital »

Je me rappelle de la déportation du Roi Mohamed V, nous étions tous tristes. Les français nous interdisaient de sortir des baraques. Souvent les soldats tiraient sur les habitants. J'ai vu des balles traverser les taules des baraques et nous rendre jaune de peur.

A la mort de mon mari j'étais obligée de sortir dans le vaste monde pour chercher du travail et nourrir mes enfants. J'ai passé quatre ans dans l'usine d'emballage des oranges pas loin du port. Plus tard, j'ai changé d'usine pour améliorer mon salaire. Pour avoir des revenus supplémentaires, le soir je travaillais la laine pour des gens, tout en veillant sur l'éducation de mes enfants.

Mohammed

J'ai plus de 80 ans, mais je garde au fond de moi ce sentiment d'être orphelin d'abord de mon père, puis de Brahim Roudani et enfin du Roi Mohammed V.

J'ai eu ma jeunesse dans la région de Tadla où mon père avait des liens avec le résistant Al Hanssali. En 1945 j'ai quitté Kesbat Tadla pour rejoindre Casablanca suite à la distribution de tract contre les colons. Jeune, j'ai quitté ma famille pour me retrouver dans la famille des résistants casablancais. Brahim Roudani était notre leader. Avec une bonne éducation en arabe et en français j'ai pu facilement trouver du travail dans une société dépendante de l'armée française puis j'ai travaillé dans les services de l'Etat civil à Derb Sultan. A chaque fois je me faisais licencier pour raison de syndicalisme et à chaque fois Brahim Roudani m'aidait à m'en sortir, y compris financièrement. C'est à son instigation que les syndicalistes marocains de la CGT, Force Ouvrières et la Confédération Française des Travailleurs Chrétiens ont lancé dans la clandestinité la plus absolue la création de l'Union Marocaine du Travail dont le congrès constitutif c'est tenu le 20 mars 1955 dans une maison de la médina louée par Roudani.

Ce dernier était un résistant et un homme d'affaire prospère. Il est le fondateur des premières cellules armées de la résistance et c'est à lui que revient entre autre l'idée de consolider les liens entre la résistance et le mouvement ouvrier marocains. Quelques années avant il avait soutenu les syndicalistes poursuivis dans la vague de répression qui a suivie les manifestations de protestations contre le kidnapping du syndicaliste Tunisien Ferhat Hachad par les autorités coloniales. C'est lui aussi qui a orchestré avec mon humble personne la grève générale du 20 août 1954, qui a duré une semaine en protestation contre l'exil du Roi Mohammed V.





« Dans notre combat pour l'indépendance on se considérait comme maghrébins, c'est pourquoi j'étais accueillis comme un co-citoyen par les camarades algériens lors de ma venue à Alger. »

Roudani et les leaders de la résistance avaient une stratégie et des objectifs à atteindre, c'était ça notre force. Roudani m'a expérimenté avec les autres militants syndicalistes lors des grèves précédentes. Le moment venu il m'a demandé de le rejoindre en compagnie de militants comme Tayeb Bouazza, Mahjoub Ben Seddik, Abdel Kader Aouab et beaucoup d'autres afin de préparer dans la discrétion la plus totale le congrès constitutif du syndicat marocain. Ce sont joint à nous des militants d'Asfi, de Khoribga, Rabat, Salé, Kenitra... l'ordre a été donné de se retrouver dans une maison louée par Roudani dans le quartier de Bouchentouf.

Dès le départ le nouveau syndicat du nom de l'Union Marocaine du Travail (UMT) créé le 20 mars 1955 s'est rangé au côté de la résistance armée et la défense des droits des travailleurs. J'étais élu membre de bureau et j'étais témoin, déjà à l'époque, de la falsification des résultats, qui ont abouti à l'intronisation de Mahjoub Ben Seddik président, à la place de Tayeb Bou Azza. Pour noyer ma déception je me suis investi dans la représentation du syndicat à l'international. Dès 1955, l'UMT était reconnue par la Confédération internationale des syndicats libres, et c'est dans les organes de cette confédération que j'ai milité pour l'indépendance du Maroc, de la Tunisie et de l'Algérie. Les Algériens ne m'ont pas oublié lors de l'indépendance du pays en m'invitant à Alger comme conseiller pour les questions syndicales. A l'époque on se considérait comme marocain mais aussi comme Maghrébins. D'ailleurs, juste après l'indépendance du pays, l'Union Générale des Travailleurs Algériens (l'UGTA) avait ouvert, grâce au soutien de l'UMT, des bureaux à Oujda, Meknès, Rabat et Casablanca.



Au Maroc, je suis resté en lien avec le terrain des luttes ; d'abord pour installer l'autorité de Mohammed V à Casablanca et ensuite pour défendre les travailleurs victimes des premières vagues de répressions orchestrées par Oukir et le prince héritier.

Mohammed V était un souverain accessible, respectueux des militants, je l'ai rencontré à maintes reprises et j'avais comme consigne de sa part de lui envoyer un télégramme à chaque fois que je serais dans le besoin. Les seuls moments où j'ai utilisé ce numéro c'est pour demander au Roi d'intervenir pour la libération d'ouvriers à Larache et Safi. La dernière fois que je l'ai vu au palais de Rabat c'était quelques mois avant sa mort et c'est là qu'il m'a donné un lopin de terre à Hay Mohammadi où j'ai bâti ma maison.

Ce quartier est le mien, Mohammed V m'a donné un terrain pour services rendus à la nation, et ce sont les services de son fils qui m'ont fait souffrir dans les caves de Derb Moulay Chrif à quelques pas de chez moi.

Aujourd'hui, j'ai eu un sentiment d'allégresse en assistant à l'hommage vibrant qui a été prononcé pour les résistants et les victimes des sombres années de plomb lors de la rencontre publique en plein air organisée par les jeunes du Hay Mohammadi ; c'est cela le nouveau Maroc digne et sur le chemin du progrès.

El Kbira

Moi, je suis une fille du Hay Mohammadi de parents venus de Oulad Ziane. Je suis née en 1947 au bidonville Al Hossine. Ce lieu n'existe plus. Il était tout proche de la caserne. A 2 ans j'ai perdu mes parents et c'est mon oncle maternel qui m'a adoptée. Je suis restée avec lui seize ans. La prison aurait été plus clémente que cette vie en compagnie de la femme de mon oncle. Elle me battait pour la moindre erreur, dès mon jeune âge, j'étais la bonne de la famille. Cette dame s'acharnait sur moi quand elle n'avait pas d'enfants, quand elle en a eu, son acharnement a redoublé. Pour elle, je ne m'occupais pas assez de l'enfant et de la maison. J'avais des brûlures sur tout mon corps, c'était sa manière de m'éduquer. J'ai pu m'enfuir de chez elle et je suis retournée au bidonville Al Hossine où j'ai retrouvé ma tante paternelle. Quinze jours après, on me maria. J'avais à peine, 16 ans. Ce mariage n'a pas mis fin à mes souffrances. La belle mère me ramenait chez des gens pour travailler comme femme de ménage et c'est elle qui récupérait l'argent de mon labeur. Ma belle mère trouvait un plaisir à raconter à son fils que je n'étais pas assez respectueuse envers elle. Alors, mon mari me battait. Souvent je me suis réfugiée chez ma tante.

A cause de ma vie misérable, je n'ai jamais mis les pieds dans une école. Je ne connaissais rien du Hay, juste Al Kissaria où j'ai acheté des habits pour mon mariage.



Lorsque j'ai eu mon premier fils, j'ai pu aller à la fontaine, c'était une délivrance ! Je lavais le linge et je papotais avec les autres femmes du Cariane. On s'entraidait entre voisines et les enfants de notre rue nous considéraient comme leurs parents. Ils nous appelaient Hbibti avec beaucoup de respect. Aujourd'hui la solidarité entre voisins a disparu. Tu as beau donner du lait, l'autre te le rend en goudron. Malgré tout cela j'ai pu élever mes enfants grâce au ménage dans les maisons des autres. Maintenant mes enfants sont adultes, mariés avec des enfants. Ma mère et mon père dans le ciel immense doivent être fiers de moi !



خلال سنوات الأربعينيات، عاشت الكبيرة النحيلة هول التعذيب والاستعباد، وبعدها حاز المغرب استقلاله وصادق على اتفاقية حماية الطفولة، لكن عمل الأطفال ظل أمرا واقعا في مغرب القرن الواحد والعشرين. أكبر دليل على ذلك حالة زينب شطييط، فتاة في سن الحادية عشر، عذبت و شوه جسدها البريء من طرف زوج من أعيان مدينة وجدة: قاض وزوجته.

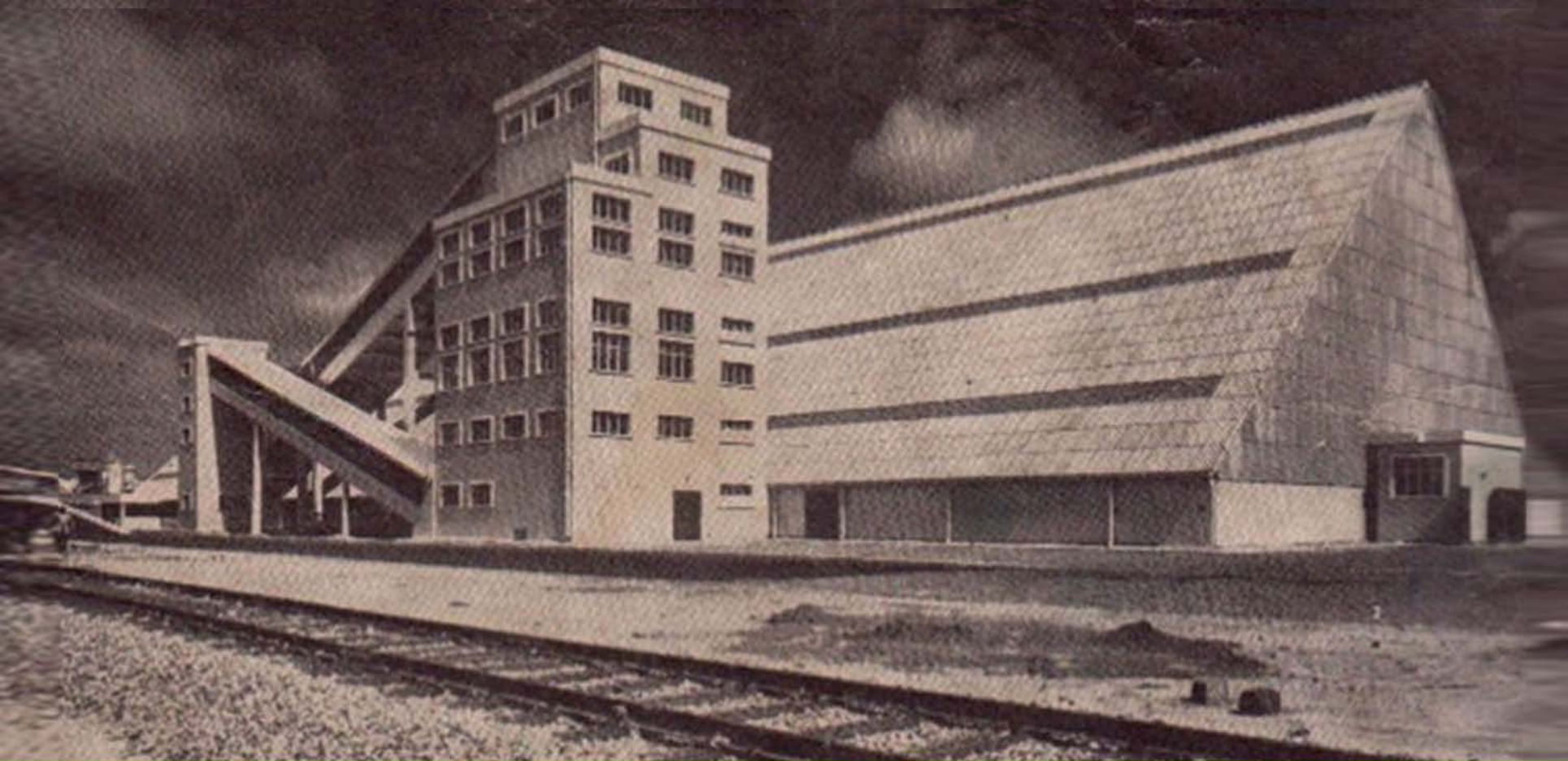
Dans les années 40, El Kbir, toute frêle, a vécu dans les horreurs de la torture et de l'esclavage. Depuis, il y a eu l'indépendance et la signature par le Maroc d'une multitude de traités internationaux de Protection de l'Enfance. Mais le travail des enfants est toujours une réalité de ce Maroc du 21 ème siècle. Le cas le plus emblématique de cette réalité est celui de Zineb Chtit, petite fille de 11 ans torturée, défigurée par un couple de notable d'Oujda : un magistrat et sa femme !!

Aicha

Mamère était encore une un enfant lorsqu'on l'a mariée à mon père. Elle ne voulait pas de ce mariage. Sa mère la frappait avec un soufflet de feu (Rabouz) pour la persuader de rejoindre son futur mari.

Mon père avait de l'allure il s'habillait avec une veste, à l'européenne, et un pantalon bouffant (Kandrissi) à la marocaine. Il est originaire de Sidi El Aydi et ma mère de Jmiaa. Il est venu à Casablanca à l'âge de 15 ans. Il travaillait comme journalier puis il s'est fait embaucher par Cosimar. L'usine lui a octroyée une maison à Soussika, c'est là où je suis née en 1947. Mon père a quitté Cosimar pour travailler dans le chemin de fer. Nos conditions de vie se sont améliorées. et nous avons acheté une maison pas loin de la fontaine public au nom de Aouinat Chama à Bloc Riyad. Chama était une sage femme, elle vivait seule dans une sombre maison et certains la considérait comme une femme sans vertu, une traître travaillant pour les colons. Les voisins cachaient des résistants de la trempe de Zerktouni et El Aidi . J'ai vu de mes propres yeux une voisine verser de la terrasse, de l'eau bouillante sur des soldats.

Petite, j'avais peur des rondes de l'armée française dans nos rues. En participant à un cortège funéraire, d'un martyr, pas loin du cimetière Chouhada à Derb Sultan, ma mère a été arrêtée par un soldat français. Il lui a dit « t'as entre les mains un bébé et tu manifestes ? », et ma mère de lui répondre : « l'enfant et entre les mains d'Allah son créateur ». Un autre jour elle m'a ramenée a un dispensaire tenu par des sœurs, à Roches Noires, pour me faire soigner. Le prêtre infirmier lui a dit : « Cette fille est notre enfant ». Ma mère a éclaté en sanglot, elle croyait qu'elle n'allait plus me revoir. Il a fallu l'intervention de mon père pour la calmer. Il lui explique que le Nesrani voulait dire que j'avais les yeux verts et la peau blanche comme les français.



«Cosumar a donné un travail et une maison à mon père. Moi, Cosumar m'a donné ces délicieux goûters à base de pain saupoudré de sucre.»

A l'école j'étais méchante et je me bagarrais souvent avec les garçons. La directrice était une française très rigide. A l'époque, l'école nous fournissait les livres. Une grande salle servait de cantine et une petite d'infirmerie. L'été mon père m'inscrivait aux activités de la maison des jeunes. On nous amenait souvent nous baigner à la plage. Je me souviens, à ce jour, de Janah, notre professeur de dessin à la maison des jeunes. Je me souviens aussi des jours de fêtes et plus particulièrement de Achouraa.

Mon père nous ramenait des jouets offert par l'usine. Ma mère préparait un couscous aux sept légumes et nous offrait bonbons et fruits secs. Nous sortions dans les rues en chantant et frappant sur des Derbouka. Nous allumions aussi des feux avec des branches sèches et de vieux pneus de voitures. Jusqu'à 10h du matin nous jetions de l'eau sur les passants puis nous lavions et habillions une poupée pour ensuite on enterrait dans un terrain vague. A vrai dire en enterrais aussi notre enfance car les enfants du Hay étaient adulte avant l'heure.

Rimnaoui

Un jour en enterrant un martyr, des soldats français, en fait des soldats, noir de peau, qu'on appelait « Sinigale » ont surgi pas loin du cimetière et ont commencé à tirer sur nous. Ils avaient des fusils- des Klata et des bnit- des baïonnettes. Cette arme avait au bout, un couteau de 50 cm. Nous, nous avions des pierres et du courage ! Les habitants de l'Hay étaient presque tous des résistants et résistantes.

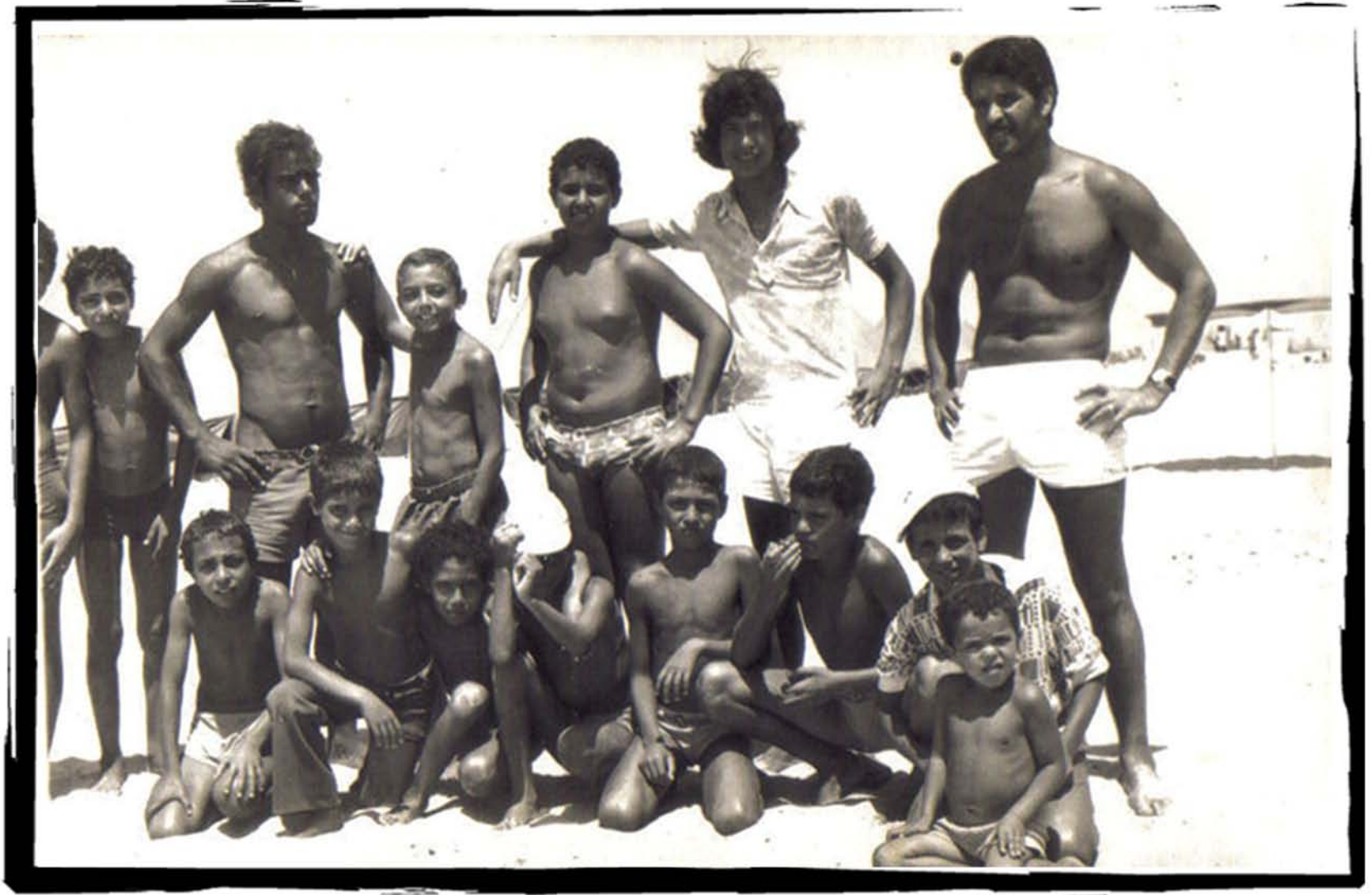
Juste après la mort de mon père, tout jeune, j'ai fréquenté l'école. Mais bien vite j'ai quitté l'école pour une histoire futile. J'avais perdu mon crayon et je ne voulais pas demander à ma mère d'en acheter un autre. Pour régler l'affaire, je faisais l'école buissonnière et je passais mes journées à chasser les oiseaux du côté du quartier Bouchentouf.

Ma mère, lah yerhma, travaillait comme femme de ménage, chez des étrangers.



En 1942 je suis venu vivre chez mon oncle maternel qui habitait à Hay Mohammadi, pas loin du four à pain, Al Jir. Mon premier travail fut chez un couturier. Ensuite, je suis parti à Marrakech, travailler chez un membre de la famille fabriquant de babouches. J'ai travaillé aussi comme peintre de bâtiment et journalier dans la construction, jusqu'à mon retour à Hay Mohammadi en 1948. Je me suis installé alors au Bloc Choumino, pas loin du cinéma Assaâda.

Lors de la construction du cinéma et du café Assaâda j'ai pris l'habitude de travailler sans salaire dans ces nouveaux bâtiments. Avec des amis on balayait et on passait la serpillère à la fin de la dernière séance. Devant le cinéma, je vendais aussi des cacahouètes, des grains de tournesols et des pois chiches grillés devant le cinéma. J'ai supporté les brimades et difficultés de vivre jusqu'au jour où, en 1970, où je suis arrivé à obtenir la gérance du café. Depuis je n'ai plus quitté ce lieu.



« *La plage était notre club de natation, de foot, de tennis et de d'éducation physique. J'avais comme compagnon de jeux et de sorties Meftah. Aujourd'hui, cet enfant du Hay est l'un des héros les plus célèbres du cinéma* »

”كان شاطئ البحر، القريب من هنا، بمثابة نادي السباحة، كرة القدم، التنس ورياضة الجسم. كان مصطفى مفتاح، رفيقي في الألعاب و الخرجات، هو الآن من الوجوه السينمائية المشهورة في المغرب.“

Rachida

Lorsqu'ils ont déménagé de Kariane Khlifa, Boujmii et sa famille ont habité chez nous au rez-de-chaussée. Nous avons un lien de parenté, Boujmii était mon cousin. J'ai grandi dans une ambiance de chants sahraouis et de rires. Ma tante, la mère de Boujmii, avait une voie agréable et Boujmii et son père l'accompagnaient souvent dans ses chants. C'est dans ces lieux que Boujmii a découvert sa vocation de chanteur, paroliers et musicien.

Boujmii est un enfant des pauvres et il est resté pauvre, il nous a toujours invités à venir dans ses concerts où il obligeait les organisateurs à nous accueillir comme des personnalités importantes. Je me rappelle qu'un jour on a refusé de laisser passer des jeunes du quartier à l'un de ses concerts à Rabat. Furieux, Boujmmii a refusé de monter sur scène, il a fallu les excuses du directeur du théâtre et la présence des jeunes dans les premier rangs pour que Boujmmii se décide à commencer la soirée.



«Boujmii est un enfant des pauvres et il est resté pauvre, il nous a toujours invités à venir dans ses concerts où il obligeait les organisateurs à nous accueillir comme des personnalités importantes.»

En 1971 je me suis marié, mon époux était de Derb Molay Chrif. Boujmii, bien qu'il fût déjà célèbre, a assuré l'animation des sept jours de fêtes qu'a duré mon mariage. Sa musique, et sa présence avec Batma, tout timide portant une vieille djelaba, a fait venir à mon mariage des centaines de personnes du quartier mais aussi de Casablanca. Les gens venaient pour écouter El Ghiwan et le fils prodigue du Hay. Des gens qu'on ne connaissait pas mais qu'il fallait accueillir et servir. A la fin des sept jours qu'a duré le mariage on avait épuisé toutes nos économies.

Dans nos traditions sahraouies la mariée doit être portée par un membre de sa famille pour rentrer dans la maison de son futur mari et c'est Boujmii qui m'a fait l'honneur de me porter.

A l'époque je travaillais à l'usine et j'étais fier de voir Boujmii venir me chercher avec sa voiture conduite par le jeune Meftah. Il n'hésitait pas à me donner son portefeuille et me demandait de me servir. C'était un homme généreux et fier de ces racines.

Paroles café mémoires

«*Nous, famille Hakour, sommes heureux de commémorer avec vous ce 35 anniversaires de la mort de notre frère Boujmii. Même les membres de sa troupe l'ont oublié, mais aujourd'hui c'est les jeunes du Hay qui le fêtent. Cela nous donne confiance dans notre jeunesse et dans les gens attachés à ce quartier. Nous tenons aussi à vous annoncer que le souverain à honoré la mémoire de notre frère par une lettre de reconnaissance de l'apport de Boujmii Hakour au rayonnement culturel de notre pays. Le Roi Mohammed VI nous a aussi honoré par une donation mensuelle en hommage aux sacrifices de notre famille. Ces hommages sont pour Boujmii, sa famille mais aussi pour son quartier et ses habitants.*»

Hakour Brahim

frère de Boujmii

«*Dans la précipitation nous avons enterré Boujmii, mort loin de son quartier. Les mois qui ont précédé sa mort, Boujmii se promenait toujours avec un sac. Dans ma boutique on se moquait de son sérieux et de ses utopies de vivre dans un monde plus juste. Un jour pour rire on lui a vidé son sac, dedans il y avait des livres, un habit chaud et une brosse à dent. Il avait la certitude que la police viendrait le chercher. Moi, ses précautions me faisaient rire et après une aspiration de mon sebssi je lui ai dis « Tu crois que les flic vont te laisser tes dents pour les broser !!? ». il a éclaté de rire et il est reparti toujours léger et souriant.*»

Ahmed Ami de Boujmii



AHMED

Je

n'ai plus de souvenirs des dates. Les lieux, les odeurs m'échappent. Mais dans ce désert de mémoires, il y a une date que je n'oublierais jamais, celle du 15 septembre 1973.

Ce jour là, j'ai quitté mon douar pour aller à Casablanca. J'avais avec moi une valise avec la seule richesse de notre douar, des amandes et des noix. Je me suis installé pour une nuit chez une connaissance. Vers 1h30 du matin les flics sont venus. Ils nous ont demandé si nous connaissions le nom d'une personne recherchée, j'ai répondu que je venais d'arriver à Casablanca et je ne connaissais personne à part mon logeur d'une nuit. Les flics nous ont menottés et mis un bandeau sur les yeux. Nous avons atterris avec d'autres détenus au commissariat de Derb Moulay Chrif.

J'étais dans le noir total, torturé quotidiennement au point de perdre connaissance durant quatre jours. Je garde encore les traces de ces sévices. J'avais comme repère, pour connaître le jour de la nuit, les cris lointains des enfants du Derb.

Allongé j'avais mal, debout j'avais mal. J'avais beau dire à mes tortionnaires que je ne connaissais personne dans cette grande ville, cela ne faisait que les énerver. Ils s'appelaient entre eux haj.



«Je garde en moi, au fond de la noirceur de derb moulay cherif, le souvenir du village.»

On nous donnait, pour survivre, une sale timbale avec du thé et la moitié d'un pain infect. Quatre mois de torture avec bandeau et menottes. Chaque détenu était menotté à un autre, nous restions menottés même pour aller aux toilettes. Les vaches dans les abattoirs sont mieux traitées que nous en ces temps de cachots et de nuits sombres. Pour étouffer nos cris ils mettaient des chiffons infects, imbibés d'urines et de déjections. Je me souviens que pour me détruire encore plus, ils m'ont installé dans des toilettes, debout durant 5 jours. Les autres détenus étaient obligés de faire leurs besoins devant moi. Je me souviens que j'ai appelé l'haj pour retirer mon codétenu, mort menotté à moi. Je sens encore la froideur de sa main inerte. L'haj m'insultait de tous les noms et me frappait avec des godasses de militaire.

Je suis sorti de cet enfer malade et anéanti.

Un jour j'ai croisé au Mellah un de mes tortionnaires. Je me suis bien rappelé de sa tête, je l'avais aperçue à un moment où on me changeait le bandeau qui partait en lambeau. A ma vue, le tortionnaire s'est enfuit. Dieu est grand, le tortionnaire se rappelle de moi et part en courant, alors que je ne suis qu'un faible parmi les faibles.

A ma sortie de Derb Moulay Chrif, ils ne m'ont pas rendu mes 150 dirhams et ma montre.

A ce jour je suis insomniaque, j'ai peur des bruits et de l'uniforme.

Personne n'est venu me voir pour s'excuser sur ce que j'ai enduré, car je suis pauvre et innocent.

Je suis sur le registre de ceux qui m'ont fait disparaître, ils n'ont qu'à venir me confronter pour au moins m'aider à revivre normalement.

LÀ, C'EST LE HADJ DANS SES ŒUVRES. EN FAIT, C'EST DE LA ROUTINE DONT IL DOIT S'ACQUITTER POUR TROMPER L'ENNUI, LE SOMMEIL, OU ENCORE POUR REMPLIR LA VACUITÉ DE SON EXISTENCE.



MOMENT DU REPAS, AVEC VUE IMPRENABLE SUR LA BOUCHE BÉANTE DES CABINETS. UN RAVISSEMENT DES SENS. LE BANDEAU ET LES MENOTTES SONT DE RIGUEUR, MÊME POUR MANGER. AU MENU : FÉCULENTS AUX INSECTES ET AUX PETITS CAILLOUX. UN DÉLICE. AUTRE MOMENT DE DÉTENTE : LA CHASSE AUX POUX, SPORT TRÈS PRISÉ DANS CES LIEUX; ON EN RAMASSE À LA PELLE.



(Les séances de flagellation me font penser inmanquablement à Waham, ce jeune garçon que personne ne connaissait et qui perdit la raison pour n'avoir pas su en trouver à sa présence dans ce lieu. Dans sa folie, Waham avait une idée fixe qu'il répétait à qui voulait l'entendre : se marier avec la fille du hadj. Ce qui lui valait des séances de flagellation à longueur de journée.)



PETIT PASSAGE DANS LES CHIOTTES, TOUJOURS SOUS LA SURVEILLANCE PROTECTRICE DU HADI DE SERVICE

MAGHREB AN NIDAL

مجرب النضال

DÉCEMBRE 1977

N° 6 - 6 FF



POUR SAÏDA MENEKHI
SOLIDARITÉ AVEC LES GRÉVISTES DE LA FAIM
LE POUVOIR ASSASSIN
VOILA LE VÉRITABLE VISAGE DU RÉGIME COMPRADOR

Poème de prison

*La prison, c'est laid
Tu la dessines, mon enfant
Avec des traits noirs
Des barreaux et des grilles
Tu imagines que c'est un lieu sans lumière
Qui fait peur aux petits
Aussi pour l'indiquer
Tu dis que c'est là-bas
Et tu montres avec ton petit doigt
Un point, un coin perdu
Que tu ne vois pas
Peut être la maîtresse t'a parlé
De prison hideuse
De maison de correction
Où l'on met les méchants
Qui volent les enfants
Dans ta petite tête
S'est alors posé une question
Comment et pourquoi
Moi qui suis pleine d'amour pour toi
Et tous les autres enfants
Suis-je là-bas ?
Parce-que je veux que demain
La prison ne soit plus là*

SAÏDA MENEKHI

Ahmed c'est trouvé par hasard a Derb Moulay Chrif, où d'autres jeunes militants marxistes se sont éteints sous la torture ou suite aux grèves de la faim.

En photo couverture de la revue Maghreb An Nidal (déc 1977) avec un poème de Saida Menebhi morte suite aux sévices subits et à sa grève de la faim.

Ahmed, Bouchaib et Sliman

Nous sommes trois frères. Nous sommes les trois cireurs de chaussures les plus réputés de Hay Mohammadi. Nous avons ciré les chaussures de toute la population du Hay, du pauvre, allant à un mariage, au plus célèbre, fils du Hay. Les filles n'osent pas venir se cirer les chaussures, c'est Hchouma. Le client qui nous a marqué par sa générosité et sa gentillesse, c'est Boujmai de Nass El Ghiwan. Toujours souriant et rayonnant comme toutes les personnes qui passent vite dans cette vie. Jeunes nous avons vu de nos propres yeux des hommes mourir pour un Maroc libre ; nous gardons en mémoire le sourire figé de ce jeune du quartier tué par balles lors des manifestations de 1952. Notre père, originaire de la région de Mdakra, s'est installé à Kariane Centrale en 1942. Avec son métier de cireur de chaussure, il a pu assurer notre scolarité. A l'époque nous étions inscrits à l'école Dagobert, actuellement Ecole Ibn Bassam.



«... A l'époque de Mohammed V, chaque quartier décorait les rues avec des branches de palmiers. Plus tard, à l'époque de Hassan II, la fête du Trône était célébrée, mais d'une façon officielle. »

En 1964, pour des raisons matérielles, nous avons quitté l'école pour reprendre le métier de notre père. Dans les rues, après l'indépendance de notre pays, nous avons côtoyé la mort des innocents enfants du Hay, lors des révoltes de 1965, 1980 et 1981.

Les années 80 sont des années de disettes et de pertes de vies. Les chars et les militaires étaient dans les rues. Ces derniers n'hésitaient pas à briser les portes et à rentrer dans les maisons pour frapper et emmener les jeunes et moins jeunes dans les centres de détentions. Plusieurs ne sont jamais revenus. La vie malgré ces malheurs est belle, nous gardons des bons souvenirs des séances de cinéma à Saada et au cinéma Cherif. Nous adorions les films Hindi et Egyptiens.

Les fêtes s'organisaient par quartiers et pour les premières fêtes du trône il y avait des troupes de musiques, des drapeaux sur toutes les maisons et les photos du roi Mohamed V.





«C'est insupportable d'entendre quelqu'un te dire que tu es moins que rien.»

Avec le temps, nous avons installé trois chaises et nos boîtes de cireurs sur le bas côté de l'avenue Ali Yata. Il y a deux ans, le Moqadem nous a dit que l'Initiative du Roi pour les pauvres aménage le bas de la rue en terrains de sports et que notre présence gâchait le paysage !!

C'est insupportable d'entendre quelqu'un te dire que tu es moins que rien... Heureusement Abdeljalil, un enfant de Derb Moulay Chrif est venu avec d'autres défendre notre droit de garder nos quatre mètres carrés de l'immensité de notre pays bien aimé. Ce pays nous l'aimons bien, au point que des enfants du Hay ont donné leur vie pour le défendre, Allah Yerhmom. D'autres comme le plus petit de notre fratrie, Bouchaïb, a refusé à maintes reprises de partir en Europe dans les années 70 de peur de ne plus revoir le Hay et ses habitants.



Fatima

Je

suis arrivée en France juste après mon mariage. C'est mon père qui a choisi le mari. Il était beaucoup plus âgé que moi, j'avais à peine 16 ans. Mon vrai mariage c'est quand j'ai eu mon certificat d'étude primaire. Dans mon quartier de Soussika, les voisins m'ont accueillie avec l'eau de fleur d'oranger, des youyous et un orchestre de musique populaire. Les voisins venaient chez moi pour me féliciter. A ce jour je me rappelle encore de mon n° d'examen, c'est le : 4999.

Ma scolarité je l'ai passée à l'école Omar Ibn Al Khattab pour les filles, c'était en 1958, juste après l'indépendance. A l'époque nous apprenions l'arabe le matin et le français l'après midi. Nous commençons la journée par la levée du drapeau. A la récréation on nous donnait un verre de lait. Les nécessiteux avaient droit au repas du midi. En classe, j'étais avec des élèves beaucoup plus âgés que moi. A l'époque l'Etat encourageait la scolarisation même de ceux qui ont largement dépassé l'âge. Les enseignants étaient très proches de nous et nous poussaient dans nos efforts pour apprendre.



«Entre Casablanca et Lille je n'ai pas trouvé de grand dépaysement, fille de la cité Sossika je me retrouve fille de cité lilloise»



Souvent mon goûter se limitait à de l'eau et du pain saupoudré de sucre. Après l'école primaire, j'ai suivi des leçons de dactylo et secrétariat en français, je donnais 30dhr par mois au centre de formation. Le soir j'apprenais la couture et la broderie.

Mon mari m'a amenée à Lille. J'ai vite été repérée par les marocains du quartier. Ils venaient chez moi afin que je leur lise et écrive courriers et réclamations. Les français de milieux populaires étaient étonnés de ma connaissance de leur culture et du fait que je parlais le français des gens instruits, alors que je venais à peine d'arriver du bled. Maintenant je suis mère de 8 enfants tous nés en France. Les vacances, je les passe à Hay Mohammadi, le pays de mon enfance.



«La mine ou j'ai travaillé est devenue musée, des touristes la visitent comme on visite les Habouss.»

A Ain Borja pas loin du bidonville Si Hmed, il y avait un centre de recrutement des marocains pour la France, je regardais tous ces gens analphabètes, costauds venus des montagnes marocaines pour passer la visite médicale et partir. J'ai reniflé un Semssar qui m'a trouvé un contrat contre ma mobylette. Charbonnage de France qui avait besoin de bras nous a jeté au fond des mines. Vite, nos sourires de départ en avion se transformaient en grimace sous le bruit des machines infernales qui broyaient le ventre de la terre. Je n'ai pas supporté cela plus d'un an et je suis partie m'installer à Lille la grande ville du nord de la France pour travailler comme chauffeur livreur. Et vite j'ai ramené ma jeune femme en France. 40 ans après, je rentre au pays avec mon passeport Français heureux d'avoir éduqué mes enfants tous diplômés de grandes écoles françaises. Ma femme préfère rester là-bas, elle a ses amis et souhaite être plus près de ses petits enfants, c'est son droit.





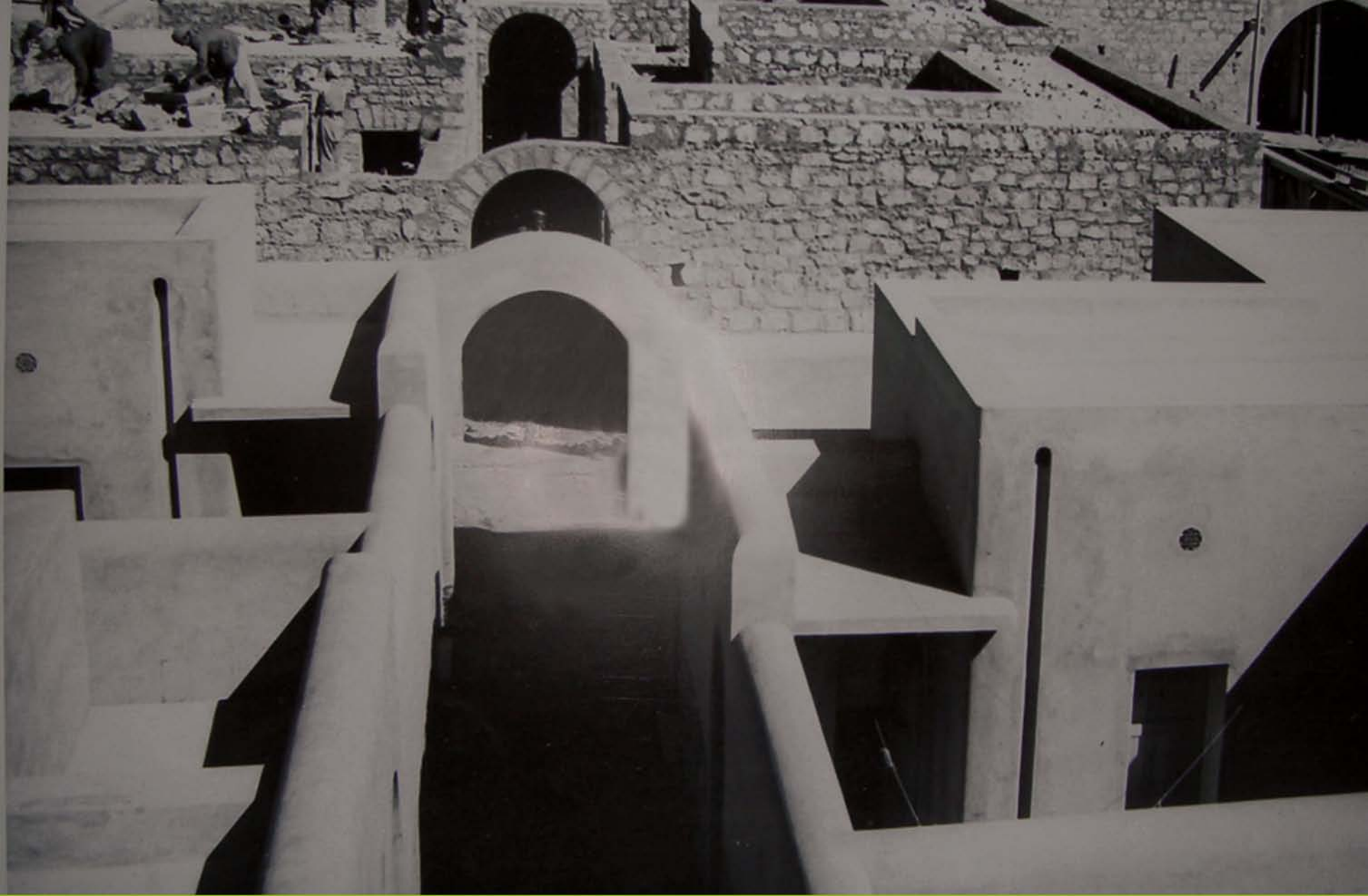
Amina



L'exode de ma famille vers la grande ville s'est fait en groupe. Oncles, cousins et frères se sont rassemblés pour partir. Le car les a jetés en ville et cette dernière les a jetés à Cariane central. Dans Carianes, la vie en communauté s'organisait et les hommes forts, comme mon père, arrivaient à trouver facilement du travail.

Mon père a même pu avoir un logement à Socica. A l'époque on pensait que Socica était un grand monsieur riche qui possédait usines et habitations. En fait Socica est le nom d'une société de gestion d'habitat sociale pour les ouvriers de la zone industrielle.

A ce jour j'habite dans ce quartier. Je suis fière d'être la fille de Socica. L'habitat est agréable avec places et arcades, comme dans la médina. On vivait à l'intérieur, protégé par les grands frères et loin du tumulte du Hay Mohammadi. A Socica nous avons ; un hammam, un four, un Mssid, une mosquée, des boutiques... Tout cela nous aidait à nous sentir comme une grande famille dans l'immensité de Hay Mohammadi et de Casablanca qui nous paraissait très lointaine.



«Construction de la Société Chérifienne de la Cité Ouvrière Indigène de Casablanca (SOCICA). A l'époque on pensait que Socica était un grand monsieur riche qui possédait usines et habitations. En fait Soussika est le nom d'une société de gestion d'habitat social pour les ouvriers de la zone industrielle.»

”كنا نعتقد أن سوسيكّا كان اسما لشخصية كبيرة تملك المصانع و المساكن، إلى أن اكتشفنا أن سوسيكّا هو اسم شركة تتولى تدبير السكن الاجتماعي في مناطق الكريانات.“



Les femmes sortaient de chez elles pour s'installer confortablement devant les portes de leurs maisons et discuter entre voisines. D'une façon informelle, elles échangeaient leurs savoir faire dans l'éducation des enfants, la couture et la confection des tapis. Lors des fêtes on transformait les places du quartier en grande salle à manger. A la fin du cycle de récitation par cœur du coran par un jeune du quartier, nous organisions une grande réception avec un gigantesque couscous pour les habitants et les pauvres de passage.

A Socica nous avons même eu une équipe féminine de foot. J'ai joué dans cette équipe les pieds nus , les arcades

de Socica étaient notre garde but. Pour aller à l'école Ibn Bassam, je m'appliquais à coiffer mes cheveux et à bien laver mes mains. L'instituteur n'hésitait pas à nous punir en cas de non respect des normes de propreté. Avoir son certificat d'étude primaire était fêté comme un mariage. Les parents voulaient absolument sortir de la pauvreté et du dur travail dans l'usine par la scolarisation des enfants et les diplômés.



Durant les vacances scolaires, les familles de Socica organisaient des sorties à la voie ferrée pour voir les trains passer, ramasser les escargots et confectionner al assoula, une sucrerie a base de sucre caramélisé fait dans des boites de conserves sur un feu de bois.

C'est dans ces ambiances de Socica que j'ai vécu, j'y ai puisé les forces pour aider les autres. Lors des dernières élections municipales, les habitants m'ont élue pour les représenter. Au delà de ce mandat, je reste avant tout une militante associative acharnée à encourager les femmes à s'émanciper par l'alphabétisation et le travail.

Said

A l'âge de 20 ans, quelques jours après les événements du 20 juin 1981, j'ai eu à faire, pour la première fois de ma vie, à la justice et aux commissariats. Dans le Maroc de cette époque, tu peux passer d'un casier judiciaire vierge à 20 ans de réclusion et à 10 ans d'interdiction de fouler le sol de Casablanca, à cause de faux témoignages et de délation.

Ni policiers, ni commissaires, ni juges, ni procureurs du Roi n'avaient le sens de l'humanité. Ils nous traitaient comme si nous étions des bandits. Nous étions juste jeunes, frêles, rêvant de travail, de mariage et d'enfants. Notre seul tort était d'être sorti manifester et avoir lu des tracts distribués dans les rues de notre quartier.

Pour moi, le 20 juin a commencé le 19 juin. J'étais devant un magasin, un homme s'est effondré devant moi, en disant : « comment pouvoir nourrir mes enfants avec un salaire de 700 dh et le sac de farine qui est passé de 35dh à 100 dh. Allah ou ma hada monkar ». Je n'avais aucune conscience politique ni instruction. Je n'avais que l'éducation de mes parents, la culture du derb, les chants de Bob Marley et Nass El Ghiwan pour supporter mon sort de jeune sans emploi.



«A la sortie de la grève de la faim, nos conditions de détention se sont améliorées.»

Le 20 juin, j'étais déjà avec mes amis du derb à faire le tour du quartier pour prier calmement certains commerçants de respecter la consigne de grève générale. J'ai vu l'arrivée des Mroud, polices, gendarmes, militaires, par les grandes artères de la ville. Je les ai vus pénétrer dans nos quartiers avec armes et chars. A 20 ans, j'ai entendu et vu pour la première fois de ma vie des coups de feu, le sang des blessés et la peur devant un Mkazni, déchaîné et assoiffé de vengeance.

Lorsqu'on m'a informé de ma lourde condamnation, j'étais soulagé. Enfin j'allais survivre après des mois d'atroce torture. A la prison de Kenitra, nous étions 13 jeunes dans un océan de détenus de droit commun. Même les bandits nous regardaient avec compassion et nous apprenaient la vie en prison. Depuis, nous avons gardé au fond de nous-même une boule amère, celle de ceux qui ont subi le déni de justice. Un de mes codétenus se réveillait chaque matin en priant le bon dieu tout puissant de ne pas le ressusciter avec les marocains. Il pensait que tout le pays a oublié ses enfants dans les ténèbres des prisons et centres de détention.



«C'est un marxiste leniniste qui m'a adopté en prison, un être sage, généreux qui n'a jamais tanté de m'embrigader. A ce jour je garde sur moi sa photo.»

Après six années de détention parmi les droits communs, nous avons décidé de réclamer le statut de détenu politique. Nous avons mené une grève de la faim de 14 jours. On nous jeta dans le cachot. Mais à la fin de la grève, nos conditions de détention se sont améliorées et j'ai eu la surprise d'être invité à un entretien avec un détenu du groupe Serfaty. C'est un aide maton qui m'a organisé ce RDV. J'étais retissant, car je savais que ces gens étaient des marxistes léninistes et moi avec mon petit groupe nous étions juste des enfants du derb incultes et frustrés par l'Hogra et le manque de travail.

Dans un couloir ; Si Mohammed dit Rokho ; m'attendait. Il était plus âgé que moi. Souriant et portant une belle chemise toute blanche, il m'a serré dans ses bras malgré ma puanteur et ma tenue de tolard. J'ai vite lié amitié avec Rokho qui m'a donné moult conseils sur comment mener une grève de la faim sans détruire sa santé, comment mobiliser les parents et la presse, comment écrire un communiqué... Si Mohammed était pour moi et pour mes codétenus comme un père, un enseignant et un sage. A aucun moment il n'a voulu m'influencer ou m'intégrer dans son groupe politique. Ce militant m'a marqué pour la vie, à chacune de nos rencontres, je me forme. Par mon nouveau savoir et mes nouvelles relations ; j'ai arraché le respect de l'administration et des codétenus



Ce que je vois, événement de Sefrou et de Sidi Ifni ne m'en courage pas à l'optimisme et notre association des victimes de juin 1980 n'a toujours pas d'autorisation officielle malgré que nous rassemblons des centaines de familles de martyres et disparus.

Avec ma mobylette, je sillonne la ville pour rendre visite aux rescapés et aux mères des disparus. Je connais chaque maison, chaque injustice. Au 20 de chaque mois de juin, nous revivons le même sentiment de l'Hogra et la même douleur des innocents injustement bannis de la joie de vivre. Une seule obsession m'habite, que les décideurs puissent vivre rien que 1% de ce que nous avons vécu. En espérant qu'ils regardent le marocain avec respect et amour. Quant à moi, je n'ai jamais crié vengeance.



Pour finir ces paroles de sages, ces paroles de fous



أثرون هذا الخبز، إنه خبز معد بالمنزل، ذو شكل دائري و معد على نار الحطب، لا مقارنة بينه وبين "الكومير" (Baguette de pain). ومع ذلك فقد وصف وزير الداخلية آنذاك الذي استشهد في أحداث جوان 1981، "بشهداء الكوميرة". إنهم شهداء الكرامة، وهم يعيشون دائما في دواخل كل واحد منا.

Voyez-vous le pain que nous avons ici ? C'est bien du pain maison, bien rond et cuit au feu de bois, rien avoir avec El Coumira, la baguette française. Pourtant un ministre a qualifié nos jeunes morts lors du soulèvement de juin 1981 de «Chouhada el Coumira ». Ce sont des martyres. de la dignité et ils vivent toujours jeunes dans nos esprits.

Pour travailler, chacun arrache son gain pain avec dignité...

من أجل العمل، كل ينتزع مكسبه بكل عفة و كرامة.



Les anciens continuent à travailler malgré l'âge .

حتى الأجيال القديمة لازالت تكد رغم تقدمها في السن.



الصور النمطية تقتلنا، ورجوعنا من جديد لكي
نتقاسم ملح العيش وصداقة الجيران

«Quant aux jeunes, avec barbe et sans barbe, nous nous acharnons à construire, porter, vendre et revendre afin qu'en fin de journée on s'endorme pour affronter un jour nouveau.
Important : les bouteilles de gaz en photo sont pour cuisiner des plats à vendre à 3 dirhams, pain compris, loin de nous l'idée de s'explorer.»



Pour dormir, je me contente de 1,60 m et plein de rêves dans la tête

للنوم، أكتفي بمساحة متر على ستين سنتمترا و أحلام تملئ فضائي



«Moi, lorsque j'ai perdu ma jambe, j'ai eu l'immense surprise de voir mes amis de l'association des motards du Hay me présenter des plans pour transformer ma moto en tricycle, c'est le premier tricycle made in Hay Mohammadi.»



أطفالنا و شبابنا لا يطلبون المستحيل،
فقط ساحة للعب و حيطان للقفز.

Nos enfants et nos jeunes ne demandent pas grand-chose
juste une rue pour jouer et des murs à escalader

زاوية طاولة من إنجاز الفروض الدراسية ما بين كأس شاي و قطعة خبز.

Pour faire les devoirs un coin de table entre pain et thé sufis



«*Nombreux sommes nous, natifs de Hay Mohammadi habitants ailleurs, mais à chaque fête nous revenons à notre quartier. Moi, mes enfants passent les week-ends et les vacances scolaires au Hay pour que grandissent en eux, dignité et soif de vivre.*»

بعيدا عن الدرب أرجع إليه مع
أطفالي لكي يتشبعو بحب الحياة و
العيش بكرامة

